

Peurs de la nuit, angoisses de tous les jours, le fantastique

Gilles Pellerin

Number 7, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1638ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

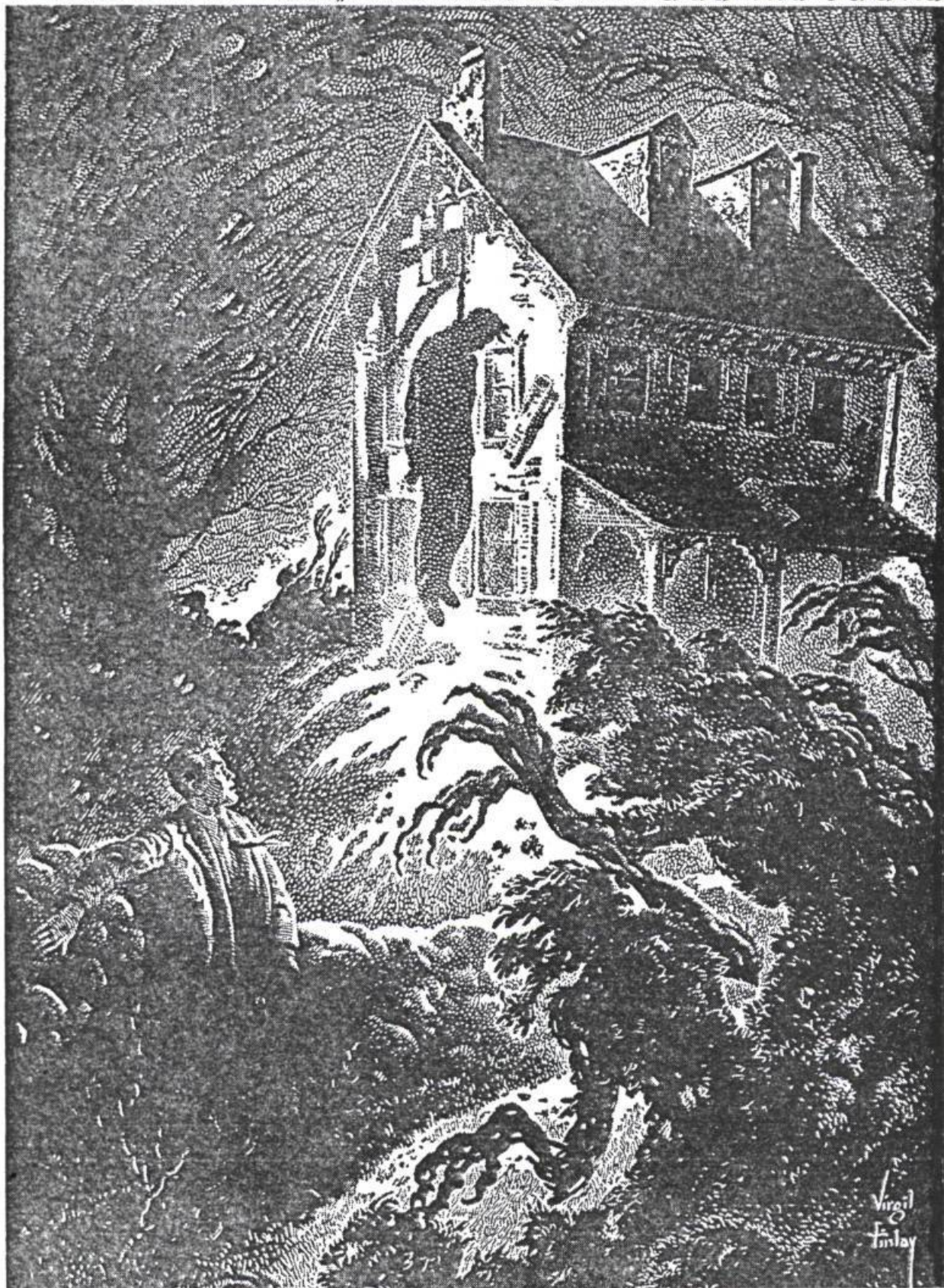
1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

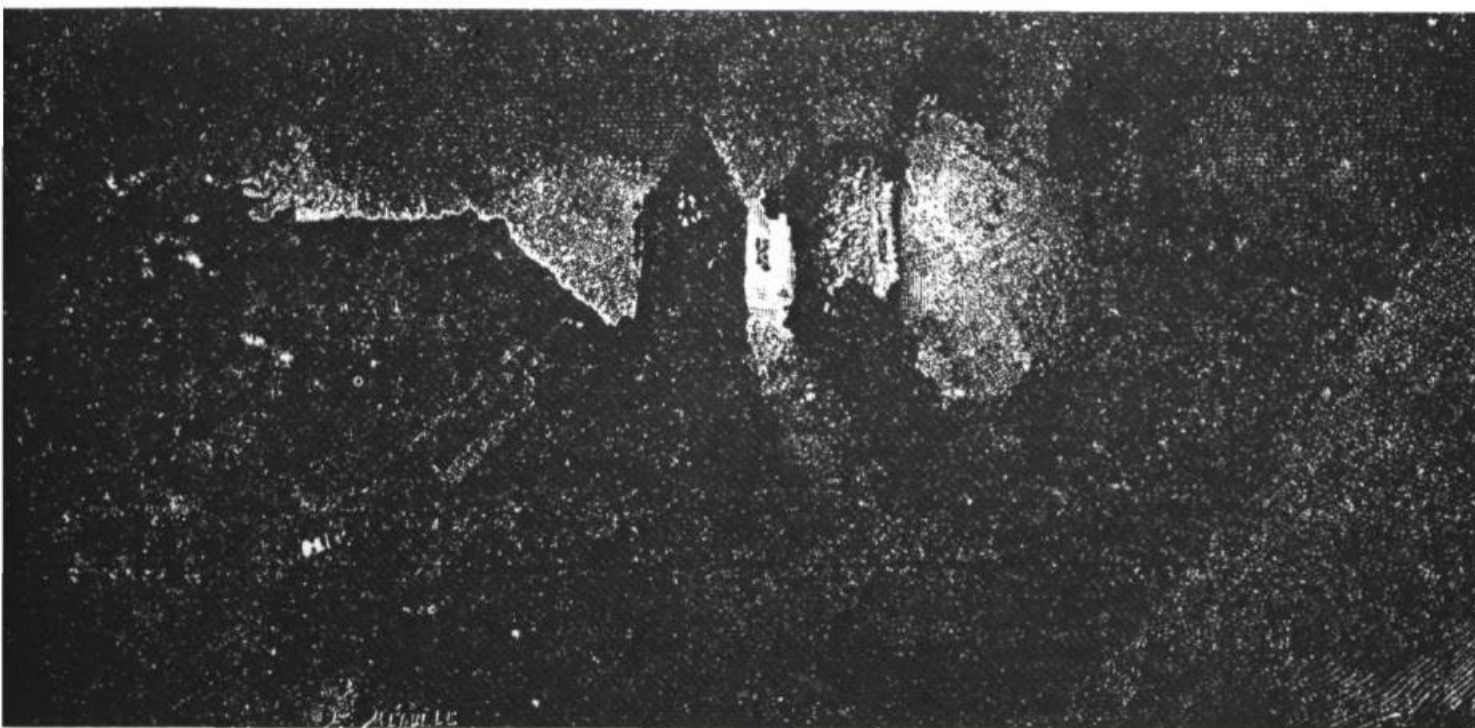
Cite this article

Pellerin, G. (1982). Peurs de la nuit, angoisses de tous les jours, le fantastique. *Nuit blanche*, (7), 22–29.

PEURS DE LA NUIT, ANGOISSES DE TOUS LES JOURS



LE FANTASTIQUE



L'histoire est bien connue: on se met à parler de revenants, on se raconte des histoires à faire peur et puis il faut rentrer chez soi. C'est ce qui arrive au narrateur du texte suivant un soir de novembre 1982. Il ne trouvera pas toujours de réponses aux questions qu'il se sera posées sur le fantastique, qui est une littérature de doute et d'inquiétude. Mais si la réponse du fantastique c'était justement de ne pas proposer de réponse?

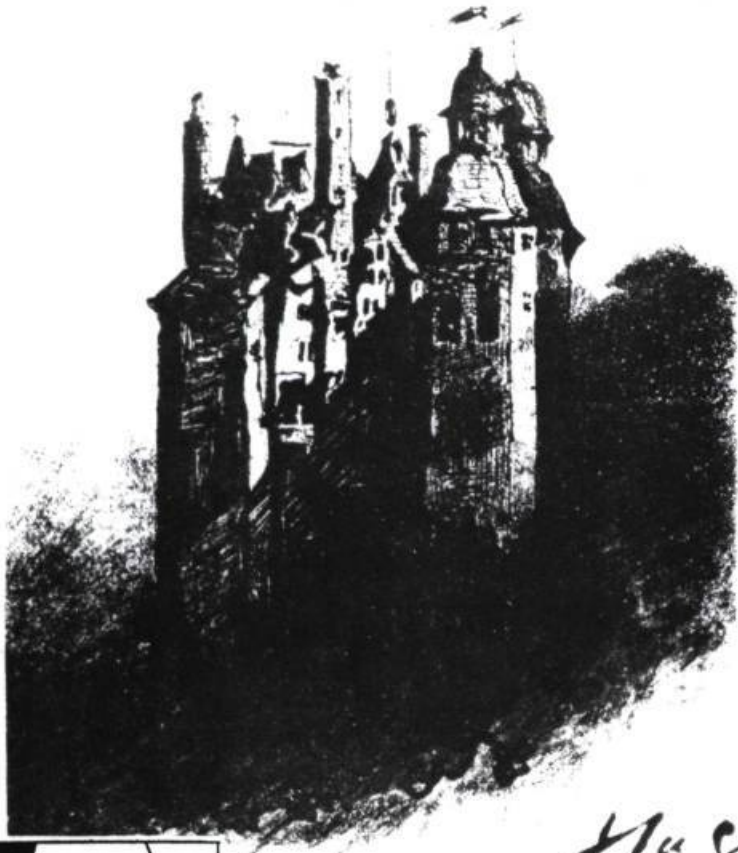
Montréal, rue Ontario, novembre 1982. Toute la soirée, nous avons parlé d'occultisme, de tables tournantes, de spiritisme, de magnétisme. J'avais comme d'habitude tenu le rôle du sceptique notoire face à ce que plusieurs considéreraient comme des phénomènes avérés. Acculé au bout de ma raison sur des sujets que je n'avais jamais explorés à fond, j'avais fini par admettre que mon incrédulité n'était en somme qu'une légitime défense contre le paranormal. Ne réveillons pas le démon qui dort. La phrase est bien connue, je pense même que cette brave marquise du Deffand aimait à la répéter et sans doute l'ai-je reprise à mon compte ce soir-là: je ne crois pas aux fantômes, mais j'en ai peur.

Sur plusieurs points, j'aurais eu mauvaise grâce à ne pas céder. Comment expliquer par exemple que le jour même, alors que je mouillais ma lecture d'une bière dans un bar du Village Saint-Denis, un inconnu m'avait abordé résolument et m'avait confié sur le ton d'un ami de toujours que Claudia lui avait dit que, que et que. Je ne connais personne qui réponde au prénom de Claudia et je

n'avais d'autre désir que celui de me débarrasser de l'importun. Sitôt fait, j'avais repris ma lecture et le premier mot que j'avais alors vu, noir sur blanc, était évidemment *Claudia*.

De tels phénomènes se produisent assez souvent pour qu'on en soit intrigué même quand on est enclin à chercher des explications rationnelles au vaudou, aux envoûtements, aux miracles, au divin hasard. Mais, contrairement à ce que j'aurais souhaité, nous n'avions pas discuté de cela, ni de l'usage qu'en fait la littérature fantastique. La conversation avait plutôt tourné aux revenants, aux loups-garous, aux sorcières, aux vampires et, que diable soyons de notre temps, aux chamans et aux mutants. Dracula par ci, aubépine, eau vive, croix d'or, collier d'ail par là. Inévitablement, quelqu'un avait remarqué que les pâtés, fromages et croûtons dont nous nous étions gavés nous rendaient absolument invulnérables face à tous les vampires de Transsylvanie et d'ailleurs Nosferatu aurait été littéralement terrassé s'il avait cherché à causer métaphysique et hygiène dentaire à l'un d'entre nous.





Victor Hugo

Il devait être près de quatre heures quand il m'a fallu partir. J'avais trois heures de voiture à me taper et je tenais absolument à être de retour à Québec le matin même.

Dracula ne s'habille pas sur la rue Ontario

Pleine nuit. Pour faire plus chic, j'aurais aimé sortir du grand cinq-et-demi (troisième étage, escalier en colimaçon) comme on sort de la maison Usher ou d'un château niché dans les Carpates. Il n'y aurait eu que la (pleine) lune pour toute lumière, elle aurait tracé sur la herse élevée (prête à s'abattre dans un sinistre grincement) d'inquiétantes lueurs canines et l'ombre se profilant dans ma direction aurait été celle d'un loup-garou.

La lumière était d'une tout autre nature: néons du **Supercentre de Grandes-Grandeurs**, de l'**Association provinciale des Pères Noël (district de Montréal) Inc.** et de **Coffres-Forts Usagés Ltée**. L'ombre se dessinant sur le trottoir vacillait au gré des pas hasardeux du punk complètement gelé qui remontait la rue dans un direction que lui-même semblait ignorer. Sa houppe verte s'allumait quand sa tête se rabattait sur sa poitrine.

Comme il arrive souvent lorsqu'on sort du cinéma et qu'il fait nuit (alors qu'on y est entré à la clarté du jour), il faut un certain temps avant de

se délester du film et d'être en mesure de répondre correctement aux nécessités urbaines: donner l'heure au quidam qui vous la demande, mettre le moteur de l'auto en marche, s'arrêter au feu rouge, retrouver sa maison à soi. Je devais donner à mes yeux le temps de reconnaître la voiture, de ne pas confondre le grillage anti-vol du magasin voisin avec une herse rabattue sur le cou d'un fatal héros, de s'imprégner de l'image blafarde de la rue Ontario jonchée de sacs à poubelles éventrés.

Le moteur a bien rechigné un peu mais il a finalement consenti à démarrer, l'étrangleur aidant. Forcément, j'ai pensé à l'Étrangleur de Boston puis à tous ces autres personnages de la fascination: Dracula, Victor Frankenstein, Mr Hyde, sorcières de Salem, Cthulhu.

Là où on n'apprend rien sur la télékinésie

Fascination. C'était le mot juste. Nous avons abordé le fantastique mais nous étions restés à la surface en ramenant constamment la discussion à la parapsychologie et à l'horreur. Il y avait à l'étage des revenants, des minotaures et des possédés, de quoi fasciner dix personnes pendant... Et cette zone immédiate du fantastique demeurait obscure à en juger par toutes les questions demeurées sans réponse touchant la télépathie, la télékinésie, la catalepsie, l'hypnose, la prémonition, la magie, les messes noires, la malédiction... Comment expliquer aussi que l'on paie pour voir un film qui glacera le sang? Fascination pour la peur? Plaisir de la peur?

Des images des films d'Hitchcock, de De Palma, de Terence Fisher, de Polanski, du cinéma américain récent refluaient à ma mémoire. Enfants justiciers, animaux maléfiques, zombies, tueurs fous, violeurs, sectes secrètes, *poltergeist*. Et ça a été plus fort que moi, en passant sous le sordide viaduc de la rue Ontario dans Maisonneuve, j'ai eu le geste de vérifier si les portières étaient verrouillées.



Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai remarqué sur la banquette avant (*le siège du mort*) trois cassettes que je ne me rappelais pas avoir déposées là. Avais-je fait monter quelqu'un sur le pouce, plus tôt dans la journée, qui les y aurait oubliées? Je ne m'en souvenais pas. Quelqu'un présent à la soirée les aurait mises à ma disposition? Étonnant. Il me semble qu'on m'en aurait prévenu. De plus, j'étais à peu près sûr d'avoir verrouillé l'auto. Mais peut-on être certain de quoi que ce soit? La présence inopinée de ces cassettes n'était-elle pas la suite logique de cette soirée ouverte au mystère?

Le regard malmené

J'ai pris la première, l'ai introduite dans le cassetteophone. Cela m'aidera à rester éveillé, que je me suis dit, en plongeant sous le fleuve par le pont-tunnel Louis-H.-Lafontaine. C'était un enregistrement d'une conférence de Roger Bozetto fait au Congrès francophone international de science-fiction et de fantastique de Chicoutimi. Le narrateur donnait même la date: 9 juillet 1982. Cela n'expliquait pas la provenance des cassettes mais indiquait qu'on voulait me laisser aux mains du fantastique.

Reconnaissant au fantastique des sources folkloriques, le conférencier établissait que ce type de littérature déstabilise sciemment la représentation. Plutôt que de construire un simulacre du réel, d'imposer au lecteur un point de vue globalisant sur le monde ainsi dépeint (à la manière de la perspective dans la peinture classique) et de donner du cosmos l'impression sécurisante que tout est à sa place, que tout a un sens, le fantastique crée des «points aveugles à la raison ou à la perception», rend impossible la saisie par le regard.

D'ailleurs, le plus intellectuel des cinq sens est le plus malmené: le regard s'affole en présence de l'informe, du difforme, de l'innommable, de l'indicible. Le passé, l'enfoui ne demandent qu'à resurgir: fantômes du trop-plein ou du vide. Tout apparaît, disparaît, se transforme dans des lieux inqualifiables. Tout déborde, y compris l'absence. Les éléments perceptibles (en dépit de la panique des personnages, du narrateur et du lecteur) se présentent lacunaires, contradictoires les uns par rapport aux autres, ce qui ébranle la logique, l'ordre.

Je ne pouvais faire autrement qu'être saisi par la mise en relation que Roger Bozetto suggérait entre les souterrains du *Moine* de Matthew Lewis et les couloirs du métro. Je repensais à ces trajets réels et rêvés dans le ventre de Paris, Boston et New York.

Dans tout cela, il y avait place pour la peur, c'est vrai. Mais la perspective fantastique venait de s'élargir: par la déstabilisation de la représentation, l'ordre cosmique s'effritait. Et si cet ordre n'était qu'illusion?





Tu vieillis mal, Dracula

Je venais de traverser le Richelieu envahi par la brume quand j'ai introduit la deuxième cassette. Elle contenait des propos du romancier et critique belge Jean-Baptiste Baronian. Tout de suite il m'a semblé qu'il nommait la limite que nous avions atteinte lors de notre discussion: «On a souvent tendance à réduire le fantastique à certains thèmes. Il est question de vampire, de fantômes, de dédoublements, de pactes diaboliques, etc... donc c'est du fantastique. C'est vrai que c'en est. Mais c'est par une vision réductrice, parcellaire qu'on peut prétendre qu'il n'existe de fantastique que si ces thèmes sont mis en jeu. Plutôt que de thèmes, il s'agit là d'attributs du genre».

Tout mon scepticisme remontait à la surface: je ne crois ni à Dieu ni à Diable. Les succubes et les incubes n'ont sur moi qu'une attraction négligeable. Je les considère comme des images, des symboles de quelque chose d'autre, de plus fondamental. Mais on dirait que l'image s'est détachée de ce quelque chose d'essentiel, qu'elle est désormais inefficace. Bien sûr, Dracula me fait frissonner quand en pleine nuit, j'entends un bruit suspect sur mon balcon au moment où, sur l'écran de mon téléviseur, une porte s'ouvre et que paraît (en contre-plongée et clair-obscur) le Seigneur de la Nuit. Mais le frisson s'estompe rapidement, ne m'accompagne pas longtemps car cette terreur ne parvient pas à rejoindre ce qui est enfoui en moi.

D'ailleurs qui était ce comte Dracula dont nous avons parlé d'abondance? Qui était-il avant d'avoir les traits de Bela Lugosi et de Christopher Lee? J'avais lu que la légende s'était tissée autour du personnage d'un noble Roumain défenseur acharné de ses terres contre l'envahisseur turc. Je me l'imaginai habile aux rapines comme au combat, avide de tortures au nom de la justice et du pouvoir, faisant preuve d'une grande cruauté auprès de ses vassaux comme face à ses ennemis. Il devait faire grand usage de ses privilèges de seigneur, en particulier auprès des jeunes vierges.

D'autre part, le vampire (comme le succube et l'incube) était une de ces créatures par lesquelles les frontières entre la vie et la mort sont abolies, mais une créature terrible qui sous le couvert de la nuit vient se nourrir des vivants avec avidité et sensualité. Werner Herzog avait eu beau montrer le côté pathétique de cette figure mythique privée du repos mortuaire, en dégager une esthétique nocturne (dans le respect du vénéré *Nosferatu* de F.W. Murnau), il n'en demeure pas moins que Dracula était devenu une figure de carnaval après avoir été un motif littéraire et cinématographique. Et le motif s'était usé, s'était reformulé hors de sa personne, la sauce à l'ail s'était affadie, le noble comte n'était plus bon qu'à jouer à cache-cache avec le dérisoire professeur Van Helsing ou à servir d'épouvantail à vacanciers dans une fête foraine à Old Orchard Beach ou à Wildwood.

Et peut-être que toute la peur ressentie devant certains films des dernières années n'était en somme que le fruit d'une récupération des grands thèmes traditionnels à des fins de violence. L'effet facile, quoi. Comment ne serais-je pas tout retourné quand dans un scénario on donne des pouvoirs supranormaux à des dobermans, des rôdeurs ou des violeurs alors que j'ai peur d'un caniche à frisettes, que j'ai la trouille à Central Park si j'y croise un punk à toupet verdâtre passé vingt heures, que je suis viscéralement incapable de tolérer une bagarre pendant un match de hockey (et donc à plus forte raison une agression sexuelle)? Comment n'aurais-je pas les nerfs en pelote si on n'ouvre des portes que pour me montrer des pendus, des monstres frénétiques ou des couteaux qui volent? Jean-Baptiste Baronian avait certainement raison de dire que devant ce prétendu fantastique, il faut d'abord voir les marques du *thriller*.

Bien sûr, il y a des résurgences de thèmes archaïques qu'il expliquait par l'inquiétude d'une société en décomposition face à la faillite avérée des valeurs établies. De plus, devant la menace nucléaire de l'anéantissement de notre monde, il est à ses yeux normal que les terreurs refassent surface.



La fin des certitudes

Mais le fantastique pour lui ne s'arrêtait pas là: «Le véritable fantastique c'est d'abord un type littéraire qui ne s'adresse qu'au monde quotidien, qu'au monde tel qu'il est. C'est notre réalité de tous les jours qui est mise en question. Il s'y opère des bouleversements, des ruptures qui ne sont pas nécessairement provoqués par la thématique canonique traditionnelle. Et des auteurs comme Borges ont très bien montré qu'on pouvait arriver à démonter le quotidien et nos certitudes par d'autres moyens que ceux de la tradition. Pour lui, le monde entier est une métaphore, le monde entier est un leurre. Plutôt qu'un fantôme, c'est un livre, une bibliothèque, un labyrinthe qui mettent le monde en question. Et ces déroutes du quotidien ne sont pas nécessairement négatives. Au contraire, elles peuvent devenir de véritables moyens de connaissance».

Depuis combien de temps la bande était-elle terminée quand je me suis rendu compte que Jean-Baptiste Baronian s'était tu? Il existait une littérature qui avait choisi de se loger dans les points de rupture, dans les dérèglements du réel. À sa façon, il venait confirmer que l'ordre apparent pouvait se détraquer.

Nuit et brouillard

C'est avec avidité que j'ai inséré la dernière cassette dans l'appareil. Dehors il faisait encore nuit noire. Des zones opaques de brouillard émergeaient par endroits. Décor classique. Une voix qui jouait à être grave et gutturale a dit: «Imaginez que vous roulez sur l'autoroute 20 en direction de Québec...» Puis, après une pause, comme pour s'assurer que j'avais perçu la coïncidence, elle a poursuivi: «Entre Drummondville et Laurier-Station, qu'est-ce qui vous certifie que vous êtes toujours sur l'autoroute 20 et qu'elle vous mènera vraiment à Québec? Les panneaux routiers? Leur faites-vous confiance? N'ont-ils pas été installés afin de vous tromper? Bien sûr, vous n'êtes pas parano, mais... Comment pouvez-vous être assuré que ce brouillard se dissipera, que vous n'êtes pas voué à une opacité sans fin?»

Il est vrai que mes yeux ne m'étaient plus d'un grand secours. Hors les faisceaux lumineux des rares voitures venant en sens inverse, tout semblait avoir été englouti par la nuit froide et humide. Parfois je devinais les formes inquiétantes d'arbres défoliés, d'épinettes tordues. Il suffirait d'une panne pour que je sois livré à cette nuit et que je comprenne toute l'horreur qu'elle peut receler quand on ne la connaît pas et qu'on a les nerfs ébranlés.

J'ai néanmoins continué à écouter la voix qui s'était mise à parler du film *Duel* de Spielberg. Une lumière vive n'a pas tardé à apparaître dans mon rétroviseur central. Je n'étais donc pas

seul avec la voix de la cassette. Un énorme camion-remorque me suivait. Comme je le trouvais trop près à mon gré, j'ai accéléré. Lui aussi. Jusqu'à ce qu'il s'engage dans la voie de gauche pour me doubler. Il a klaxonné au moment où la cassette me rappelait (et je n'en avais nul besoin!) que le scénariste Richard Matheson avait imaginé un *thriller* où un David de notre époque, piètre commis-voyageur au volant d'un piètre véhicule, jouerait sa vie contre la force aveugle d'un Goliath implacable, d'un monstre d'acier renâclant le diesel.

Il m'a semblé que la terrible masse avait mis une éternité à me dépasser. Imperturbable, la voix poursuivait: «Matheson et Spielberg ont tout au moins prouvé qu'on peut adapter les thèmes traditionnels à des situations contemporaines: le monstre d'acier est d'ailleurs plus crédible et effrayant qu'un tyrannosaurus rex parce qu'il peuple un lieu réel, banal, la route. *Duel* a exprimé notre angoisse contemporaine face à la machine.»

Que savez-vous de la réalité?

Angoisse. La cassette avait probablement dit juste. «Les expressions du fantastique sont multiples. Écartons immédiatement le merveilleux, toute la littérature de fées, de gnomes, d'ogres. Certes, il s'y produit des événements extraordinaires mais ils ont un sens apparent et ne bouleversent pas le quotidien. Baronian ajouterait même que le merveilleux vise plutôt à rassurer le quotidien, à «créer à côté de lui une zone chimérique au sein de laquelle ce qui se





«passe, ce qui est en jeu a presque toujours un sens positif». De plus, ne confondons pas fantastique avec surréalisme, écriture automatique, science-fiction, anticipation ou allégorie.

«Contrairement à ce que l'on prétend souvent, il ne suffit pas qu'on ne puisse pas expliquer la cause d'un événement ou d'un phénomène pour qu'il y ait fantastique. Une telle démarche pose le fantastique contre le réel, sinon contre le réalisme. Or ce qui est mis en cause par le fantastique, c'est autant la causalité que la réalité. Et je vous le demande: qu'est-ce que la réalité? Que savez-vous de la mer? L'image que vous en avez n'était-elle déjà pas toute faite avant même que vous la voyiez? Quelle est la part d'inconscient dans la perception?»

La voix s'emballait à me convaincre que le réel n'est pas une entité finie. Et je me demandais si Jean-Baptiste Baronian entendait par «moyen de connaissance» la nécessité de dépasser l'immédiateté du réel perceptible. Peut-être que le fantastique opérant sur le quotidien serait une conjonction, même infime, momentanée, de deux ordres à prime abord opposés: le conscient et l'inconscient, le matériel et l'immatériel, le «réel» et le surnaturel, l'animal et le minéral, le tout et la partie, et cela à perte de vue?

Peut-être aussi que les multiples expressions du fantastique seraient des chants d'angoisse face à la nuit, au surnaturel, à l'irrationnel (mais aussi au rationnel qui lobotomise en plein jour), face à la déshumanisation, à la dépossession de soi, à la mort? Elles seraient la percée du fantasme, du songe, du rêve, du cauchemar, des perceptions inconscientes, de l'intuition?

En plein jour

Tout à ces questions, je ne m'étais pas aperçu que le jour se levait, que bientôt le soleil percerait la brume, qu'encore une fois la lumière avait vaincu la ténacité, quand la voix redevenue docte m'a parlé des registres diurnes du fantastique. «Le fantastique s'est longtemps tapi dans l'ombre, a usé de registres nocturnes pour semer le doute. Lisez les Sud-Américains, lisez les Italiens et vous verrez que le jour est mis en cause. Lisez Kafka et vous saurez qu'il n'est plus besoin de donjons et de fantômes car c'est le réel qui est un cachot. Vous découvrirez un imaginaire qui brouille les éléments afin de mieux détecter l'impair. Et si le fantastique crée des méprises, des situations où les personnages mesurent leur impuissance, ce n'est pas tant sous l'effet d'une imagination paranoïde que par volonté de dénoncer la prétendue cohérence du réel.»

Détecter l'impair. Le texte fantastique n'est-il pas semblable à ce jeu de fête foraine où un prestidigitateur défie les passants de retrouver la pièce de 25 cents cachée sous l'un des trois verres qu'il agite devant leurs yeux? Tout le monde s'y laisse prendre. Mieux, dans le texte fantastique,

l'impair, l'élément qui n'est pas à sa place, c'est la plupart du temps le personnage et même le narrateur. Il croyait naïvement que l'univers correspondait à l'idée qu'il s'en faisait, que le monde s'accordait avec ses désirs légitimes, c'est-à-dire les plus humbles. Il découvre qu'il n'en est rien, que tout ce qu'on avait affirmé être la solide réalité n'était en définitive qu'un attrape-nigaud.

Les ponts étaient en vue. Je serais rentré à Québec à l'heure prévue. La voix me défiait maintenant de ne pas succomber aux charmes de *La Dernière Visite du gentilhomme malade* de Giovanni Papini, d'*Auto-escamotage* de Richard Matheson, d'*Axolotl* de Julio Cortazar, du *Portrait ovale* d'Edgar Allan Poe, d'*À la mémoire de Pauline* d'Adolpho Bioy Casares, du *Disque* de Marcel Béalu, de *L'Instant de l'éclipse* de Brian Aldiss, du

Horla de Guy de Maupassant, du *Tueur de cygnes* de Villiers de l'Isle-Adam, de *La Colonie pénitentiaire* de Franz Kafka, de *La Bibliothèque de Babel* de Jorge Luis Borges...

La cassette s'était arrêtée avant que la voix n'ait eu le temps de terminer. ●

Gilles Pellerin

Note: Les références renvoient à la communication de Roger Bozetto à paraître dans les Actes du Congrès francophone international de science-fiction et de fantastique de Chicoutimi publiés par la revue *Protée* de l'UQAC et à un entretien avec Jean-Baptiste Baronian. De lui on peut lire, outre des romans, nouvelles et anthologies, *Panorama de la littérature fantastique de langue française* (Stock, 1978, 334 p.) et *Un nouveau fantastique* (Lausanne, L'Âge d'homme, 1977.)



Suggestions de lectures

Il va de soi que l'amateur de fantastique ne se contentera pas de cette lacunaire et partielle présentation du fantastique au gré d'un voyage nocturne. À défaut de suggestions cinématographiques, voici quelques propositions de lecture. D'abord, merveille des merveilles, il existe de nombreuses anthologies étant donné que le genre se prête bien au texte court, conte ou nouvelle.

La plus facile d'accès, tant par le prix, la diffusion que par la présentation thématique: *La Grande Anthologie du fantastique* de Jacques Goimard et Roland Stragliati, Presses Pocket, 1977. Imaginez: 117 textes répartis en 8 volumes selon les thèmes classiques: morts-vivants, occultisme, monstres, fantômes, démons, doubles, aberrations, cauchemars.

Avec un peu de chance, on pourra mettre la main sur les anthologies de feu Marabout divisées selon les traditions nationales:

- *L'Allemagne fantastique de Goethe à Meyrink* (1973)
- *L'Amérique fantastique de Poe à Lovecraft* (1973)
- *L'Angleterre fantastique de Defoe à Wells* (1974)
- *L'Autriche fantastique avant et après Kafka* (1976)

— *La Belgique fantastique avant et après Jean Ray* (1975)

— *L'Italie fantastique de Boccaccio à Landolfi* (1975)

— *La France fantastique de Balzac à Louÿs* (1973)

— *La Russie fantastique de Pouchkine à Platonov* (1975)

Chez le même éditeur, *Le Fantastique féminin d'Ann Radcliffe à nos jours* (1977).

Avec beaucoup de chance, on lira les anthologies Planète: *Chefs-d'oeuvre de l'épouvante* (1965), du *fantastique* (1967) et du *rêve* (1969).

Si on n'est pas ressorti de ces anthologies avec des préférences ou des passions, on peut jeter un oeil par fidélité, purisme ou intérêt archéologique aux *gothics* dont les seuls titres sont déjà promesses de rêves (ou de cauchemars): *Le Cas étrange du Dr Jekyll et de Mr Hyde* de Robert Louis Stevenson, *Dracula* de Bram Stoker (1897) et *Frankenstein* de Mary Shelley (1817). Puis en vrac, en plus des noms déjà mentionnés par notre voyageur enthousiaste, bien sûr E.T.A. Hoffmann, Charles Nodier, Barbey d'Aurevilly, Oscar Wilde, H.P. Lovecraft, Italo Calvino, André Pieyre de Mandiargues, Silvina Ocampo...